

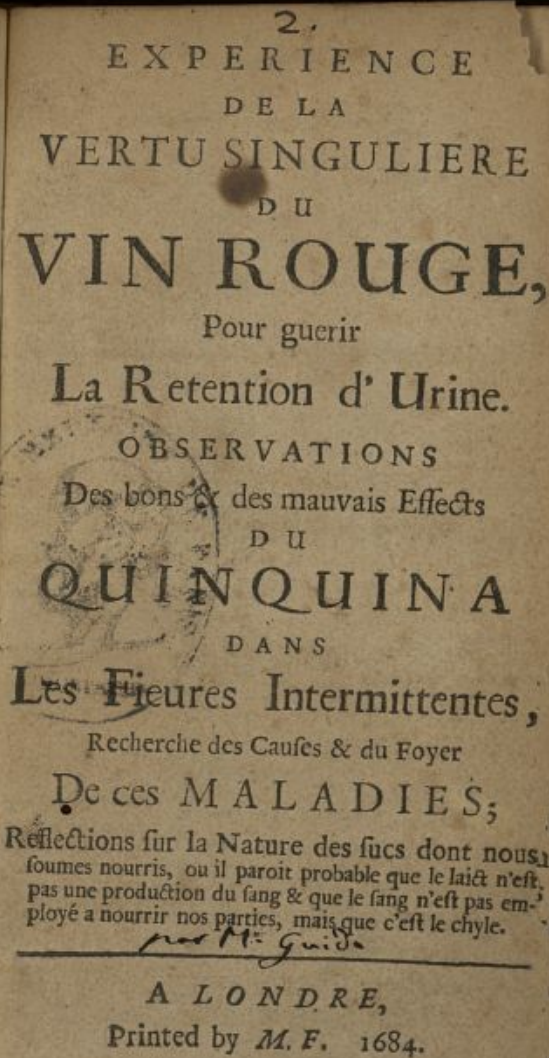
Bibliothèque numérique

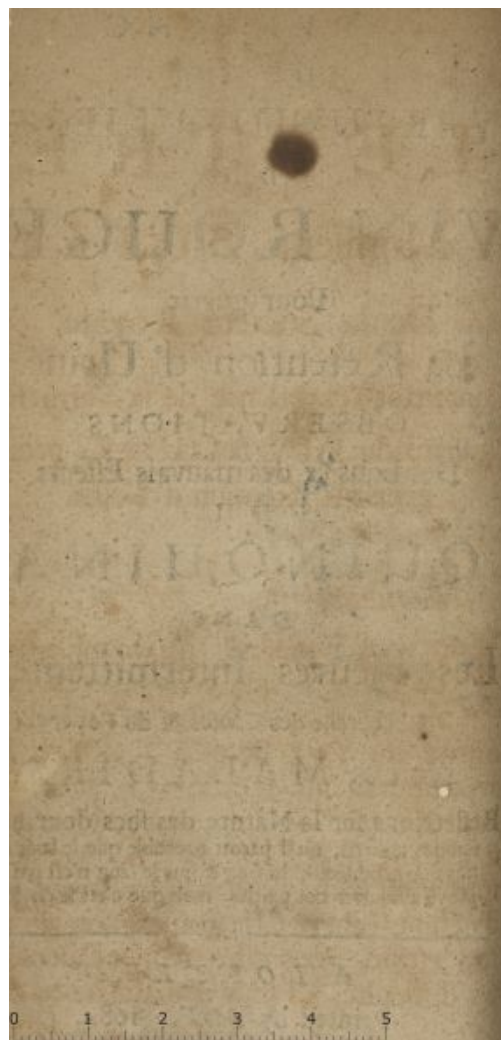
medic@

Guide, Philippe. **Experience de la vertu singuliere du vin rouge popur guerir la retention d'urine. Observations des bons et mauvais effects du quinquina dans les fiebres intermittentes,...**

A Londres : printed by M. F., 1684.

Cote : 90958 t. 80 n° 2





LETTRE

A Monsieur *BOYLE*,

De la Societé Royale,

Contenant l'experience de la Vertu singuliere du VIN ROUGE, pour guerir la retention d' Urine.

Monsieur,

JE vous remercie tres humblement de l'honneur que vous m'avez fait, de m'envoyer vostre traitté de la nature du sang humain, je l'ay leu avec une auidité indicible, & avec tout le plaisir que l'on a de coutume de gouter dans la lecture de vos ouvrages, tout y est d'une exactitude achevée, peu de chose échape a la penetration de vostre esprit, vous estes né pour denoüer les difficultés les plus embarrassantes & il

A 2

semble

semble que le ciel veut que nous soyons redevables a cet Illustre Verulamius & a vous de la plus grande partie de nos lumieres ; on ne peut gueres vous approcher que vous n'inspiriés en mesme temps vne si grande envie de suiure les routes que vous tracés pour decouvrir les verités naturelles, que je me suis mille fois reproché le peu de progrès que nous faisons dans la pratique de la Medicine, & que je me sens de plus en plus confirmé dans le dessein d'y travailler avec ardeur. Vous scavez, Monsieur, que je vous ay fait cognoitre mes sentiments sur divers obstacles qui se presentent dans les bons desseins que beaucoup de Medecins particuliers ont d'y travailler de leur mieux, mais parmi quantité de difficultés qui se rencontrent, la coutume que l'on a d'employer le plus souvent des remedes fort composés, fait que l'on ne scait presque jamais auquel de tous, on doit attribuer l'honneur de la guerison ; la curiosité m'a porté toute ma vie a développer ces mysteres autant qu'il m'a esté possible, j'ay fait la dessus plusieurs observations depuis vingt deux ou vingt trois ans que
je

je vois des malades a *Paris*, dans cette grande ville, & ailleurs; mais entre autre vous ne serés peut estre pas fasché que je vous fasse l'histoire des effets singuliers du vin. Je laisse a part, tout ce que l'on pourroit tirer d'avantageux pour l'honneur de cette liqueur, de la Lecture des liures saincts; d'ailleurs chaque'un peut voir dans les livres d'Hippocrate & de Galien ce que ces grans hommes en ont pensé & comment ils s'en sont servis, comme vous aymés les experiences, sans vous acclabler de citations je viens au fait & a un fait tres recent : Depuis douze ou quinze jours j'ay gueri parfaitement avec la boisson d'un bon vin rouge vieux sans autre meslange un homme de soixante & quatre ans, qui depuis plus de trois semaines, n'avoit pas rendu une goutte d'urine que par l'aide du catheter, que l'on introduisoit dans la vessie une fois le jour. Il y a quatre a cinq années qu'a *Paris* je gueris de la mesme maniere & de la mesme maladie, un vieux Domestique de Madame la Princesse de Tarente aagé de soixante & quatorze ans qui se nommoit le Sr. L'Enfant: vous me permettré

mettrés Monsieur d'entrer dans le detail de la guerison, afin de vous en rendre un plus fidel conte. Le Sr. L'Amblois Marchand Francois âgé de 64 ans m'envoya prier de le venir voir il y a environ cinq semaines, je luy trouvay de la fieure accompagnée d'un hoquet, qui eui-soit ses forces, sa langue estoit extremement seche, il avoit une douleur considerable dans le bas ventre, dans la region du rein, de l'estomach, de la vessie, laquelle paroissoit extremement tendüe & dure aussi bien que douloureuse, le malade ne dormoit point & avoit de tres grandes inquietudes; on commenca d'abord de se servir du catheter pour remedier a cette grande tension en vuidant la vessie, dont on tira plus de deux quartes d'urine, on a continué a se servir de ce secour pendant trois semaines ou plus, sans lequel il ne sortoit pas une goutte d'urine, apres cela on s'est servi de la saignée, de la purgation de differents remedes alterants jusques a ce que voyant que la fieure estoit esteinte & la langue belle je luy fis prendre quelques lavements, une legere purgation & en fin je
luy

luy donnay du vin rouge en quantité & luy fis manger en mesme tems des viandes de tres bon suc, ce qui reussit si bien que des le premier jour il trouva que son hoquet estoit diminué de beaucoup, & que la douleur qu'il sentoit a l'estomach n'estoit presque plus sensible, il se sentoit en mesme temps plus de vigueur, une plus forte envie de pisser & dormoit mieux qu'il n'avoit fait ; au bout de sept a huit jours, il urina fort bien, & est a present Dieu merci tres bien restabli, vous ne scauriez croire Monsieur la peine que j'ay eu a me rendre maître de l'esprit du malade, afin de le reduire a s'abandonner absolument a ma conduite ; il logeoit a une extremité de la ville près de White Chapell, je le quittois dans les meilleures dispositions du monde a suiure mes sentimens, je luy faisois l'histoire du malade que j'avois gueri à Paris, dont les circonstances de la maladie estoient toutes parrailles a la siene, il n'y avoit de difference qu'en ce que l'autre estoit aagé de dix ans plus que luy & beaucoup plus foible, on luy donnoit de l'esperance & de la confiance pour un moment, mais après il se

laissoit souvent gagner aux persuasions
 de ses amis, qui l'engageoient a tenter
 differents remedes, qui tous le devoient
 guerir infailliblement dans vingt quatre
 heures, le succès se trouuoit tousiours
 contraire a leur attente, & au lieu de luy
 estre favorable, je m'apercevois presque
 tousiours que les accidents de la maladies
 en estoient augmentés; on luy a donné
 a mon insceu quantité de diuretiques, au-
 tant que j'en ay peu juger par leur goust
 Salin, on luy fist prendre mesme du vin
 bruslé par le conseil de quelque bonne
 femme, ce qui n'estoit pas le plus mal a
 propos, pour la nature du remede, mais
 comme ce n'estoit pas dans les conjonctu-
 res heureuses (qui dans les choses diffici-
 les, sont le partage des Medecins les
 plus Eclairés) tous ces differents reme-
 des furent inutiles: jamais je n'ay veu un
 malade souffrir si aisement le catheter; de-
 puis le premier jour jusques au dernier,
 on ne s'est presque pas aperceu qu'il s'en
 soit plaint: il est vray que Monsieur Ho-
 bes & Monsieur Horris ont une dextérité
 toute particuliere a sonder. Le malade
 aagé de soixante & quatorze ans que
 j'ay

j'ay guéri à Paris susportoit beaucoup plus difficilement cette operation ; il avoit de la fièvre, ses urines estoient fort puantes, ce qui m'obligea à examiner soigneusement s'il n'y avoit point quelque ulcere ou du moins une inflammation considerable dans la vessie, dans de pareilles occasions le vin n'auroit pas esté un remede propre, enfin m'estant assuré par mille forte de raisons & d'expériences que je fis, que la vessie n'avoit plus n'y inflammation n'y ulcere, apres avoir saigné deux fois le malade, l'avoir temperé & purgé avec des remedes fort doux, je luy fis boire pur une chopine de vin rouge qui est environ la pinte de Londres & le fis manger en mesme temps à son ordinaire, dès ce mesme jour il pissâ & n'eust plus besoin de catheter. Il paroît extraordinaire qu'un homme si aagé & fort foible aye receu du secours plus promptement & avec une beaucoup moindre dose de remede ; mais j'en attribue la cause à ce qu'il estoit tombé d'abord entre mes mains, dès le premier jour de sa maladie, qu'il avoit observé regulierement tout ce que je luy avois prescript, & qu'il ne prit aucun des remedes

remedes que je crois contraires dans les fortes de maladies, au lieu que comme je vous l'ay marqué c'y dessus, le Sieur Lamblois s'étoit ehaspé a prendre mal a propos beaucoup de remedes & ne se soumettoit pas exactement a ce qu'on luy ordonoit de faire, ce qui m'obligea de luy predire, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'il guerit aussi promptement que le premier que j'avois taitté & de qui je luy avois fait l'histoire. Ces deux malades n'avoient d'autre cause de leur retenſion d'urine, que celle que les auteurs marquent, lors qu'apres avoir beu on est paresseux de piffer, & que l'on souffre que la vessie s'emplisse si fort, que les fibres qui compriment le fond de la vessie & ses costés, pour en chasser l'urine, se trouvent forcées par la violence de l'extension, de forte que leur action cesse entierement, ce qui arrive a toute sorte de partie nerveuse apres des extensions violentes, comme nous le voyons tous les jours dans les parties externes de cette nature : Le rapport que je trouvois entre les causes de ces differentes maladies, me fit naitre la premiere pansée que j'eus de me servir de
vin

vin pour guerir la retenſion d'urine, car de ce que dans ces fortes de maladies externes comme les extenſions violentes des nerfs, l'experience dans la Chyrurgie nous apprend, qu'il n'y a rien d'un plus grand ſecours, n'y d'une plus grande conſolation aux parties nerveuſes que les compreſſes trempées dans de bon vin rouge & appliquées ſur le mal; je conclus qu'auffi toſt que le malade n'auroit plus de fieure je devois tanter de luy donner interieurement ce que je voiois ſi bien reuſſir dans les parties externes, a ſcavoir le bon vin pur, c'eſtoit un remede d'ailleurs fort cogneu, de qui on ne pouvoit attendre aucun mauvais eſſect, & pour qui le malade n'avoit aucune repugnance, de plus autant que je puis, je ſuis, la methode de ceux, qui gueriffent avec les remedes les plus ſimples, les plus innocents, & les plus aiſés, c'eſtoit un remede alimenteux, ou un aliment medicamenteux, comme nous les appellons, qui eſtoit propre a ſe porter par ſa ſubtilité dans le tiſſu le plus delié des membranes & dans les parties nerveuſes; il s'inſinue inſenſiblement avec les autres aliments, il fournit beaucoup d'eſprit

d'esprit & par une agreable aftriction il fortifie toutes les parties ; mais ce qui donnoit un poids merueilleux a ce que je me propofois de faire, c'est que je me trouvois appuyé dans cette pratique par l'aphor. 48. de la section 7. ou Hyppocrate dit *σεγχεῖν καὶ δυσχεῖν ὁρμηξίς καὶ φλεβοτομὴν λύει* ; j'avois l'exemple de ce grand homme, qui m'autorisoit ; ainsi ayant deux des plus fameux Chyrurgiens de Paris pour consulter avec eux sur les moyens que nous pourrions trouver pour rendre l'application du catheter plus supportable au malade, ou pour chercher d'autres voyes de le secourir, ils me proposerent de luy ouvrir la vessie dans le perinée a peu près comme lors que nous faisons insition pour tirer la pierre de la vessie, ils me dirent qu'ils croyoient que c'estoit la voye la plus courte & pour confirmer leur opinion, ils avancerent que feu Monsieur Felix, premier Chyrurgien de sa Majesté fort habile homme & qui d'ailleurs n'avoit pas manqué d'Illustres Consultans, dans une pareille maladie, s'estoit veu reduit a se servir de cet expedient & qu'il avoit vescu cinq années a-

pres,

pres, rendant toute son urine par l'ouverture qu'il s'estoit fait faire dans le perinée ; Je remerciay ses Messieurs de leur bon avis & les priay de surseoir cette operation jusques a quelque jours pendant lesquels, je me proposois de suiure le Conseil de nostre Hippocrate dans le lieu cité cy dessus, ils aquiescerent a tenter ce que produiroit l'oracle salutaire de ce Prince de la Medecine, & la suite nous fit voir combien nous avons d'obligations a ses grandes lumieres & a ses experiences. J'ay une veneration extraordinaire pour ce grand genie & je pris plaisir l'autre jour de voir S. E. Monsr. de Barillon Ambassadeur de France a qui je rendois mes respects, qui est cogneu de tout le monde pour une personne d'un tres grand merite, fort cognoisseus en toute sorte de science & de fort bon goust, se rendre partisan de nostre Auteur, de luy trouver Hippocrate parmi ses autres bons liures, & de me demander a luy coter le lieu dou j'avois tiré ma decision ; Le monde prend des partis bien differents, je cognois des docteurs en Medicine fort Celebres, qui ne pouvoient s'empescher d'insulter

d'insulter a la memoire de ce grand Auteur & qui avoient beaucoup de mépris pour luy, Il y en a d'autres qui prennent l'extremité opposée qui ne veulent parler n'y agir que par les sentiments de ce grand homme, tout leur plus grand soin est de ramasser tout ce qu'il y a dans ses liures qui peut avoir quelque relation (quoy que tres souvent fort éloignée) au nom & a la definition de la maladie, qu'ils ont en main ; on fait dire de cette maniere quantité de choses aux auteurs aux quelles ils n'ont jamais pansé, particulièrement quand on veut trouver dans les traittés qu'ils ont laissé, toute sorte de maladies avec leurs circonstances particulieres & mille autre choses, qui regardent la maniere de guerir, personne n'ignore que l'on peut, & que l'on a mesme adjouté de nouveaux remedes & qu'il peut naitre de nouvelles maladies, cependant rien ne peut convertir l'entestement de certains Medecins, qui pleins de Lambaux & de passages d'hyppocrate, les estalent devant les malades, comme si cela les devoit guerir. Si l'art de la Medicine osoit faire comparaison avec l'art de faire la guerre

guerre on trouueroit que comme dans celuy cy il y a un je ne scay quoy qui fait les grands Capitaines, qui est independant de la lecture & de la citation des auteurs, mesmes de ceux, qui en ont escript ex professo, & que l'on ne juge pas de leur habileté par leur longs discours, de mesme dans la Medicine le merite depend ordinairement tres peu des lieux communs qui fournissent les longues harangues ou les longs recipés & on peut dire generally de tous les arts, artem Experientia fecit, Exemplo monstrante viam : mais je ne songe pas que je vous desrobe ici de ce temps precieux que vous employez si utilement a de meilleures choses, je vous en demande pardon & je suis avec beaucoup de respects,

Monsieur,

A Londres ce
2 Mars, 1682.

Vostre tres humble &

tres obeissant Serviteur,

Guide, D. M.

LETTRE

LETTRE

A Monsieur *BOYLE*,

De la Societé Royale,

Contenant les observations des bons & des
mauvais Effects du *QUINQUINA*
dans les Fieures Intermittentes, &c.

Monsieur,

Comme vous avez receu si oblige-
amment les Observations que j'ay
fait sur l'usage d'un remede aussi
simple, aussi agreable, & aussi efficace
qu'est le vin, dans la retention d'Urine;
je continueray a vous faire part de quel-
ques remarques sur l'usage du *Quinquina*.
Ce remede est fort simple, & il s'est aquis
avjourd'hui une si grande reputation dans
le monde, que je pense qu'il seroit fort
inutile

inutile de se donner le soin de faire ici son
 eloge : d'ailleurs que pourrois je en dire
 que vous ne scachiez mieux, que moy ?
 Vous en sçaves tout le particulier, en quel
 temps, & comment on a eu le soin de ra-
 masser cette precieuse ecorce dans les li-
 eux ou elle croit, & les premieres expe-
 riences qu'on en a faites. Avant mon
 depart de Paris j'appris d'un Seigneur Es-
 pagnol, qui avoit esté gouverneur dans
 les Indes pour le Roy d'Espagne, qu'il y
 avoit des forests toutes entieres d'arbres
 de Quinquina, des quels on tiroit l'écorce
 pour l'envoyer dans les païs estrangers :
 ainsi il y a lieu de croire, que ceux qui
 ont écrit, qu'il y avoit deux fortes de
 Quinquina dont nous usons, un qui estoit
 cultivé, & l'autre qui ne l'estoit pas ; ont
 esté mal informés de la verité du faict.
 Je ne sçay pas si ce que M. le Docteur
 Harvey a escrit depuis peu de cette es-
 corce dans la fin du livre, qui a pour ti-
 tre le Conclave des Medecins, vient de
 bonne source. Cet authneur pretend que
 l'on a le soin d'imbiber cette écorce de
 quelque forte de suc : comme je n'ay en-
 core rien ouy dire de pareil la dessus, je

B

m'in

m'en rapporte fort a vos decisions. Chacun sçait que vous estes si ponctuel a vous informer de tout ce qui peut instruire, & de ce qui peut estre de quelque utilité dans l'univers, qu'il y a peu de choses, que vous ne cognoissiez parfaitement. Vous pourrés Monsieur nous donner des éclaircissemens sur cette matiere quand il vous plaira; en attendant, je n'insisteray pas beaucoup sur les bons effects du Quinquina: tout le monde sçait ce quil fait de miraculeux, pour guerir promptement les sieures intermittentes, pour en suspendre les ravages, & les accidents les plus dangereux, & pour donner le temps aux malades de reprendre leur force, & de ne pas succomber aux longues fatigues de ces maladies. Il faut convenir que l'on a de l'obligation au Chevalier Talbor que le Roy a consideré comme un homme qui s'estoit rendu expert a donner ce remede tres souvent, & dans des temps ou peu de gens s'estoyent avisés de le faire: Je me contenteray de marquer quelques occasions ou jay observé qu'il n'estoit pas a propos de s'en servir. Cest une chose commune a tous les meilleurs remedes

remedes du monde, & meſme aux alimens, que de pouvoir faire de mauvais effects, quand ils ſont employez a contre temps : on ne cognoit qu'à moitié les choſes, lors que l'on ne les examine, que par leur bel endroit : il faut voir le revers de la medaille, & cognoitre l'eſtendue & le deſaut des remedes, pour en éviter les mauvaiſes ſuites auſſi bien que pour en avoir de bons ſucces. Si ceux qui ne peuvent ſe guerir d'un certain enreſtement contre la Medecine & les Medecins, ſuivoient avec application toutes les demarches des habiles gens, & qu'ils vouluſſent bien examiner ſans prevention les meſures juſtes, que l'on prend dans cette profeſſion, & combien il y faut apporter de diſcernement ; ils reviendroyent ſans doute de leur erreur, & ne conſondroient pas avec la negligence de quelques uns & avec l'ignorance de quelques autres, ceux qui ne jugent des maladies, qu'après un long deſtail de toutes les circonſtances des faits, & qui n'employent les remedes qu'après avoir peſé exactement combien d'avantage ou d'incomodité en doit recevoir le malade. J'avoue

qu'avec beaucoup de precaution on ne laisse pas quelque fois de se tromper : c'est le foible de la nature humaine, & un foible qui est commun a toutes sortes d'arts & de profession : il faut confesser avec Hippocrate que le plus habile homme, est celui, qui en tout sorte d'application se trompe le moins. Pardon Monsieur si je fais quelques digressions : on ne peut s'empêcher de dire quelque fois quelque chose en faveur de ceux qu'on estime : pour moy qui suis tout entierement devoué à la Medicine, je ne puis qu'en parler avantageusement.

On a remarqué de tout temps, qu'il nous survient quelque fois des maladies, qui font d'un tres grand secours pour guerir d'autres maladies, qui ont precedé ; c'est en quelque maniere dans ce cas, que se trouve une partie des histoires des malades, que je me suis proposé de vous donner. Je commenceray par une Dame, qui apres avoir esté fatiguée d'un asthme pendant un long temps fust enfin attaquée d'une fièvre quarte : on observa que dès ce moment la, elle fust delivree de son asthme. Monsieur Bouillet fort habile

habile homme, & premier Medecin de son Alt. Mouſeigneur le Prince de Condé, luy ordonna quelques remedes, & ne jugea pas a propos de ſe ſervir du Quinquina : la malade negligea cet avis, & prit une preparation de Quinquina, que luy donna Monsieur Charas fameux Apoticaire dans ce temps la : ce remede calma la fieure, mais auſſi toſt l'aſthme recommença, & fuſt ſi preſſant, que la malade n'eſtima pas long temps une guerifon qui luy couſtoit ſi cher, & qui faiſoit un échange de maladie, ſi deſavantageux.

Un jeune homme aagé d'environ trente quatre ans après de longues fatigues pendant les ardeurs de l'eſté, & d'ailleurs ayant de cuiſants chagrins, tomba dans une leucophlegmatie avec un peu de fieure & un tres grand dégouſt : Je luy fis uſer de quelques remedes, qui diminuerent & ſa fieure, & ſon degouſt : je le purgeay, & je voyois diminuer par la l'enfleure de ſes jambes & du ſcrotum, lors qu'il nous ſuruint une fieure quarte fort bien marquéé par tous les accidents, qui ont accouſtumé d'accompagner cette maladie. Les accès n'en eſtoient pas vio-

B 3

lents ;

lents ; j'observay que le jour de la fièvre, l'enfièvre de ce malade diminuoit visiblement : je conclus donc de temporiser & de ne luy point donner de Quinquina, de peur qu'en arrestant la fièvre je n'ostasse a la nature un moyen de se degager, & de recevoir un benefice d'une maladie, ce que l'on appellera si l'on veut *salus ex inimicis* : le malade s'impatienta, & contre mon avis voulust prendre du Quinquina, lequel augmenta l'enfièvre generale, a mesure qu'il diminua la fièvre quarte ; & le malade se mit ainsi dans un estat a ne plus recevoir aucun secours de la Medicine.

Un jeune Apotiquaire aagé de vingt & un an avoit eu une fièvre double tierce, pendant un mois : lors que je le vis, je le trouvay fort extenué, il avoit presque tousiours un peu de fièvre avec une toux fort opiniatre & fort facheuse : Le scrotum & les jambes estoient un peu enflés ; il avoit a certaines heures du jour de petits redoublements de fièvre. Il sembloit donc qu'apres avoir tanté beaucoup d'autres remedes, qui n'avoient pas emporté cette fièvre, il falloit tanter ce que pourroit faire le Quinquina ; mais je luy fis quit-

ter

ter bien tost ce remede, parce que je vis que l'enfleure du scrotum & des jambes augmentoit visiblement, & que sans éteindre la fieure il caufoit un très grand feu dans les entrailles, dont se plaignoit le malade a tout moment, quoy que ce ne fust qu'en infusion que l'on avoit donné ce remede & dans une quantité tres mediocre.

Il y a quinze ou seize anneés qu'à Paris, ayant à traiter une femme grosse de six à sept mois, laquelle avoit une fieure double tierce avec des frissons tres longs, & tres cruels : apres luy avoir ordonné beaucoup de remedes qui ne reussissent pas aussi bien que l'on eust souhaité, j'appellay un de nos fameux Medecins pour le consulter sur ce que nous aurions à faire : je luy proposay de donner du Quinquina à la malade : nous en convinmes. Elle en prit ; mais elle eust ensuite de tres grandes douleurs comme si elle eust deu accoucher : cependant comme je fis cesser ce remede, les accidents s'arrestèrent, & il ne luy en arriva aucun autre mal. J'avois remarqué cet effect du Quinquia, & cette experience me confirma entierement dans la conjecture

no

B 4

que

que je fis que le Remede du Sieur Talbor, qui a tant fait de bruit à Paris, n'estoit autre chose que le Quinquina ; puis que j'en voiois les caracteres par tout. Car en pareil cas Monf. Talbor s'opiniatra de donner son remede a une Dame, femme d'un officier considerable de son Alt. Royale Monseigneur le Duc d'Orleans, qui se trouvant grosse, & estant poussée a bout par ce remede, fit une faulx couche & je pense mesme qu'elle en mourust.

Ce remede est contraire a certains flux de ventre qu'il augmente, jusques a causer la dysenterie, & enfin la mort à ceux, qui en ont voulu continuer temerairement un long usage.

Je traitois ici il y a dix huit mois un enfant de dix a douze ans, qui avoit une fièvre double tierce & un crachement de sang : je priay un de nos plus celebres Medecins du College de Londre de venir avec moy voir le malade : entre autre remedes que l'on proposa on y fist entrer le Quinquina : je demanday a cet Illustre Docteur s'il ne s'estoit jamais apperceu, que le Quinquina causoit des hæmorrhagies ? Il me dit, qu'il ne le croioit pas ;
on

on conclud à donner de ce remede au malade : ce qui augmenta visiblement le crachement de sang , & nous obligea à quitter ce remede pour en employer d'autres , qui guerirent parfaitement le malade. J'ay veu ensuite de l'usage du Quinquina a Paris des malades perdre plus d'une pinte de sang par les gencives : je l'ay veu arriver a différentes personnes : j'en ay les observations tout au long avec les circonstances , parmi mes papiers : mais c'est assez vous fatiguer d'exemples sur une mesme matiere : La diversité plait : Je passeray donc Monsieur a quelque autre chose qui regarde nostre subject. On dit communement que la saignée , & la purgation empeschent l'operation du Quinquina ; mais je puis dire par experience , que comme la saignée est un remede fort commun en France , lors qu'il s'agit de guerir la fieure ; j'ay tres souvent donné ce remede apres la saignée , & en est veu un tres prompt succès : je me souviens entre autre d'un jeune homme qui avoit une fieure double tierce avec une douleur de teste si horrible qu'il ne pouvoit
remuer

remuer sa teste n'y ouvrir les yeux; enforte que le Chyrurgien, qui avoit commencé de le traitter, luy avoit desia tiré trois ou quatre fois du sang du bras, & en quantité a chaque fois. Je fus encor d'avis de luy ouvrir la jugulaire, & cette derniere saignée osta entierement la douleur : à la verité il resta au malade une pesanteur de teste extraordinaire : je luy fis prendre du Quinquina en infusion dans du vin, & dès le premier jour il fut foulagé de la pesanteur de teste, & dans peu de jours il fut hors de fieure : mais on peut dire ici en passant en faveur de la saignée qu'elle contribue beaucoup a guerir certains malades, qui ont pris long temps du Quinquina sans aucun succes. Il y a icy une personne de qualité qui en peut rendre tesmoinage.

Une Dame fille de feu Madame la Vicomtesse de Mordan estant malade a Paris de la fieure quarte prit pendant 'pres d'un mois, ou six semaines du Remede du Cheu. Talbor qui n'estoit que le Quinquina, & comme la fieure continuoit toujours, Madame sa Mere me proposa, si je voulois entreprendre de la guerir :

je

je le fis, & je commençay par deux saignées, & avec quelques autres remèdes elle fust parfaitement guérie dans huit ou dix jours. Pour ce qui est de la purgation, j'avoüe que lors que ceux qui prennent le Quinquina; ont un flux de ventre, ou que le remède mesme leur cause de frequentes selles, ce qui arrive a quelques uns, la guérison n'en est pas si prompte, & c'est, parce que le remède n'a pas assez de temps pour faire impression, & qu'il ne fait que passer brusquement par les boyaux, sans estre porté en quantité suffisante par les veines, du mesentere dans les parties affectées : quoy qu'il en soit, il y en a beaucoup qui guérissent enfin par ce remède, malgré le flux de ventre; mais ce qu'il ya de plus positif, c'est que j'ay donné le Quinquina avec les purgatifs & j'ay guéri de cette maniere un malade avec une seule dose de deux dragmes de ce remède en infusion : c'estoit a Paris il y a environ huit a dix ans, que traitant un jeune gentilhomme d'une fièvre double tierce, qui estoit fort violente & fort opiniatre, apres luy avoir donné plusieurs remèdes pendant près de vingt
deux

deux ou 23. jours & voyant tres peu de diminution dans son mal, je fis infuser deux gros de Quinquina avec le fené & les autres purgatifs dans un verre de vin blanc; & apres cette maniere de purgation, la fieure s'arresta pendant quinze jours, au bout du quel temps il eut quelques ressentiments de fieure, qui ne furent pas considerables, & qui furent emportés par de simples purgatifs reiterés. Depuis ce temps là, j'ay gueri quelques malades avec des lavemens purgatifs dans lesquels j'avois mélé du Quinquina, & j'en ay veu un prompt effect, comme il est ordinaire d'en attendre de ce remede, & mesme avec les circonstances accoutumées, a sçavoir que dans certain temps les malades sont subjects a retomber dans les accès de fieure comme auparavant, sur tout lors qu'ils n'ont pas assez continué l'usage du remede. Il n'est donc pas absolument vray que la saignée n'y la purgation soyent si contraires que l'on dit, a l'operation du Quinquina; Mais à propos de ce bon effect du Quinquina en lavement on peut dire que l'on neglige trop l'usage des clysteres, qui estans

estans faits de remedes convenables aux maladies pourroient peut estre plus contribuer qu'on ne pense a la guerison de plusieurs indispositions, & suppleer mesme a la difficulté que l'on a, de prendre des remedes par la bouche, lesquels sont tres souvent fort desagreables. J'ay en main d'autres experiences sur ce subject, qui me confirment dans cette opinion, & je me suis estonné mille fois, comme des gens qui ont vieillis dans nostre Profession ne s'en sont pas eclairci : car entre autres je me souviens qu'un de nos sçavants, Professeurs en Medicine a Paris nommé Monsieur Patin enseignoit publiquement il ya environ vingt deux ans, que c'estoit une erreur que de croire qu'il y eust des clysteres cephaliques, que tout ce que l'on donnoit en clystere n'agissoit point du tout au dela de la valvule du Colum. Il se fondoit sur ce que cette valvule sert d'obstacle aux excrements, & aux clysteres, afin qu'ils ne remontent pas plus haut : mais ce n'est pas la le seul chemin pour se distribuer par tout le corps : l'intestin Colum, & le rectum ont leurs vaisseaux chyliferes comme les autres intestins :

stins : & c'est par ces vaisseaux que le vin donné en clystere monte a la teste & peut enyvrer : c'est par la que l'opium provoque le sommeil : & c'est enfin par ces mesmes voyes, que les clysteres cephaliques, peuvent estre de quelque utilité, aussi bien que l'usage du Quinquina en clystere l'a esté dans les observations que nous en avons fait. Je n'entreprendray pas Monsieur de decider de quelle maniere agit le Quinquina pour guerir la fieure : on peut dire qu'il a une vertu astringente & singuliere qui se discerne au goust & qui est propre a reprimer pour un temps le mouvement qui va a la pourriture, que les suc qui doivent immediatement reparer la substance de nos parties, ont aquis par des causes, qui souvent sont fort differentes les unes des autres. Il ya de l'apparence que parce que les suc sont d'une nature, ou dans un lieu propre a se corrompre dans un plus long, ou plus court espace de temps, ils sont ainsi l'intermission de la fieure, plus longue, ou plus courte : & d'autre costé, suivant qu'il ya plus ou moins de cette matiere pourrie, qu'elle est plus subtile, ou plus

plus crasse, que la nature est plus ou moins vigoureuse pour la dissiper, & qu'elle trouve plus ou moins de voyes libres pour s'en degager; les accès de fièvre en sont plus courts ou plus longs: c'est pendant cet espace de temps plus long, ou plus court dont nous avons parlé, que les sucs parviennent a un certain degré de pourriture, qui les rend plus fluides & d'une qualité propre a irriter les parties ou elles se trouvent amassées, & a les obliger a les pousser ailleurs & a les jeter dans les veines, puis des veines dans le cœur, & dans toutes les parties ou ils causent ce sentiment de froid, par la lenteur de leur premier mouvement, au commencement de l'accès &; par après par leur disproportion avec la nature du sang, & par l'irritation generale de toutes les parties, produit par son agitation, ce degré de chaleur extraordinaire, la vitesse, & le desordre du pouls, que nous appellons le feu de la fièvre. Mais on dira peut estre que l'on a lieu de douter de l'effect de ces matieres pourries, puisque le pus, qui est sans difficulté de cette nature, passe de la poitrine dans les reins, & sort avec les Urines, (ce
qui

qui se doit faire apparemment par la circulation du sang en passant par les veines & par les arteres) & cependant tout cela se fait sans que le malade aye les accidents que nous remarquons dans les fieures intermittentes. On peut repondre a cela que sans parler des voyes extraordinaires de la nature, comme lors qu'elle chasse des petites parties d'os dans les exfoliations, a travers les chairs & le cuir; nous proposons ici la maniere dont les arbres se nourrissent, & la distribution des suc par des vaisseaux, ou par des filtres que nos yeux ne peuvent pas decouvrir: d'ailleurs le pus que l'on vuide par les Urines, & qui vient de la poitrine, peut passer peu a peu & en si petite quantité a la fois par les veines, par les arteres, par le cœur, qu'il ne peut pas faire assez d'impression pour causer un accès de fieure. Au reste tout ce que l'on en peut dire n'estant appuyé que sur des conjectures subjectes a contestation, je suis prest a donner les mains a de meilleures raisons de quelque part qu'elles puissent venir: Je laisse a tous les Medecins avec qui j'ay l'honneur de consulter, de prendre quelle hypothese qu'il

qu'il leur plaira ; pourveu que nous convenions des remedes qu'il faut employer, pour guerir les malades : je fais tres peu de cas du reste, & je ne vois pas que tout ce que l'on peut dire de part & d'autre vaille la peine de s'échauffer. Aussi ne suis je pas pour les expressions fortes du Docteur Johannes Jone, qui dans son traité des Fieures intermittentes se sert de ces termes, *Sed cum nos illorum miseret, qui delirè somniantes particulare morbificæ materiæ receptaculum astruere moliantur*, &c. il faut de tres fortes raisons, beaucoup d'experience, & un peu moins de fantaisie d'hypothese pour traiter ainsi les autres Docteurs de haut en bas : sans prendre beaucoup de part a ces grands demeslés, toutes les difficultés que je trouve a quitter les resveries des anciens pour me servir des termes de cet auteur, c'est que dans la plus part des Fieures intermittentes, il y a, ou quelque tumeur, ou quelque douleur attachée a quelque partie de nostre corps : L'experience a un tres grand credit chez moy, je la consulte le plus qu'il m'est possible, & je ne la vois pas fort favorable dans cette

C

ran-

rancontre pour la nouveauté. Nous disons ordinairement, *Ubi dolor, ibi morbus*, & on peut adjouter, *ubi morbus, ibi causa conjuncta morbi*, & *quidem materialis causa* : il s'ensuit de là que l'on aura raison d'appeller les parties tumefiées ou dolentes *sedes* & *focus morbi*, & par conséquent il y aura un foyer de la Fievre intermittente : Il faut remarquer que cet Auteur ne rejette le foyer des Fievres, que les autres Medecins ont admis, que parce que l'hypothese dont il se sert pour expliquer la nature des Fieures, ne peut subsister avec cette opinion : il seroit pourtant plus a propos d'accommoder nos sentiments aux faits, que de vouloir que nos suppositions l'emportent sur l'experience : Mais sans vouloir m'arrester a combattre les principes de ce Docteur, ce qui nous déroberoit trop de temps, je diray seulement en faveur des Anciens ; qu'on trouvera beaucoup de ressemblance entre les grands absces, les playes, les tumeurs externes, qui tombent sous nos sens, & les Fieures intermittentes. Dans les grands absces, dans les tumeurs considerables, & dans les
playes

playes une partie de la matiere pourrie, qui est amassée dans la partie affectée comme dans un foyer, venant a circuler avec le sang cause une espece de Fieure, que nous appellons symptomatique : cette Fieure a la verité n'a point d'intermission ordinairement, parce que la matiere coule & se jette assiduëment dans les veines, & que la nature ne peut en venir a bout ; pour en faire un entier & final epuïsement, pareil a celui qui arrive dans les Fieures intermittentes, ou la nature, ou plutots le focus & les parties affectées font des efforts plus vigoureux, pour jetter au loin les matieres qui leur sont a charge. Les Fieures intermittentes approchent donc fort a mon avis, ayant esgart a leur cause, à ces sortes de tumeurs dont la matiere est capable de resolution : car dans le temps que ces suc's sont amassés en assez grande quantité pour faire une tumeur considerable & pour se jetter en partie dans les veines, dans le cœur, & dans toutes les arteres, on s'apperçoit du desordre de la Fieure : mais cette matiere estant dissipée, le calme succede a la tempeste, aussi bien que dans les Fieures in-

termittentes, & souvent on a veu la
 même tumeur paroître de nouveau dans
 le même lieu, d'où elle avoit disparu, &
 produire mêmes accidens que la premi-
 ere fois : ce qui n'a pas peu de relation
 à ce que les anciens appellent *sedes & fo-
 cus morbi etiam in febris intermittenti-
 bus* dont il est question. Il y a beaucoup
 d'apparence que dans les Fieures inter-
 mittentes il ya une certaine espace esten-
 due plus ou moins en longueur, largeur, &
 profondeur, qui a de certains limites, qui
 separent les parties saines d'avec celles qui
 sont affectées, & dans ces dernieres on y
 conçoit une mauvaise disposition a cor-
 rompre le chyle, qui leur est apporté in-
 cessamment pour leur reparation, & avec
 cela une vigueur de s'en deliurer quand
 elle en est irritée & en cela consiste ce
 que l'on appelle le foyer de la Fieure.
 Je me suis échappé Monsieur de supposer
 dans ce que je viens de dire, que le chyle
 est la matiere immediate de la nourriture
 de toutes les parties de nostre corps : je
 finiray cette Lettre en vous faisant un de-
 tail des probabilités que je trouve dans
 cette opinion. Presque tous les anciens
 Mede-

Medecins croyent que le sang nourrit toutes les parties du corps, & la plupart pensent que le lait des mammelles est une production du sang : je commenceray à former mes difficultés contre cette dernière opinion, parce qu'elle donne quelque jour à ce que nous cherchons à découvrir. Premièrement beaucoup de grands Anatomistes soupçonnent, & quelques uns se promettent de pouvoir démontrer que le chyle est porté immédiatement dans les mammelles sans estre mélangé avec le sang : il y a beaucoup d'histoires dans les observations des Anciens qui favorisent ce sentiment : on dit que le lait a paru quelque fois de couleur & de goût fort pareil à celui des aliments que venoyent de prendre les nourrices dans le même moment : on sçait combien les purgatifs donnés aux nourrices operent sur les enfans : mais si nous considérons l'éloignement qu'il y a du lait à la nature du sang, il sera difficile de s'imaginer que la sagesse Eternelle qui a formé nostre corps, aye voulu contrevenir à cette règle du bon sens que l'on a admis de tout temps, que *frustra fiunt*

per plura, quæ possunt fieri per pauciora.
 A quoy bon faire faire de si grands detours sans nécessité a une liqueur, comme le chyle qui se doit mesler (suivant la supposition ordinaire) avec le sang, pour ne recevoir de luy aucune des impressions qu'il est capable de donner ? Car le lait est un suc doux au goust, d'une couleur, d'une consistance, & d'un degré de chaleur fort éloigné du sang, le quel se trouve comme chacun sçait salé, rouge, fort chaud, & beaucoup plus épais, que le lait ; aulieu que le lait & le chyle sympatizent presque en tout, en couleur, en goust, en consistance, en degré de chaleur : le sang, suivant l'histoire naturelle que vous en avés donnée depuis peu avec tant d'exactitude, est extrêmement plein d'esprits & de sels volatils, qui ne se trouveront pas sans doute dans le lait, dans de pareilles proportions ; d'ailleurs Mr. Lewenhorch nous apprend que si l'on examine le sang avec un microscope pendant qu'il est encor liquide, on aperçoit de certains petits globules, qui nagent dans une matiere transparente, suivant ce que nous apprend
 Monsieur

Monsieur Mariotte de l'academie des Sciences dans son traité des couleurs, que par une forte action du feu les matieres terrestres ou sulphurée deviennent rouges, il semble que les globules rouges du sang, ne sont autre chose qu'une matiere terrestre ou sulphurée qui par un degré de chaleur extraordinaire, ou par l'action d'un puissant dissolvant, ont acquis cette sorte de couleur. Il n'y a d'abord point d'apparence que le lait aussi blanc qu'il est soit meslé d'aucun de ces globules rouges qui font partie du sang; il reste à examiner la nature de cette liqueur transparente dans la quelle les globules rouges nagent. Cette liqueur a une partie qui se coagule en fibres blanches lors que l'on mesle le sang avec de l'eau, comme nous le voyons tous les jours lors que nous faisons la saignée du pied, ou l'on reçoit le sang dans l'eau: comme le lait se mesle tres bien avec l'eau sans de pareilles coagulations, je ne pense pas que l'on puisse dire, que cette partie fibreuse du sang entre dans sa composition. L'autre partie de la liqueur transparente est celle qui demeure liquide & transparente dans les

vaisseaux ou l'on reçoit le sang pendant
 que les globules rouges & la partie fibre-
 use, dont nous avons parlé, se coagulent
 ensemble : cette partie du sang approche
 le plus de la nature du lait, elle se mêle
 avec l'eau commune, sans se coaguler, de
 même que nous l'avons dit du lait, &
 si on verse sur une même quantité de
 cette serosité du sang mis à part, & sur
 pareille quantité de lait, quelques gout-
 tes d'huile de vitriol, ces deux liqueurs se
 coagulent également dans une substance
 blanche, & si vous y mettez le doigt
 dans ce temps là, vous sentez que les ma-
 tières se sont sensiblement échauffées.
 Voilà une partie du rapport qui se trou-
 ve entre ces liqueurs ; mais d'autre côté
 elles paroissent d'une nature fort différen-
 te : si vous mettez la serosité du sang sur
 le feu, elle a cela de commun avec le
 blanc d'un œuf, qu'elle se coagule dans
 un moment, sans qu'il s'en sépare aucune
 partie aqueuse ; au lieu que le lait sou-
 tient l'ébullition long temps sans se coa-
 guler, & quand il se coagule, il s'en sépa-
 re une serosité aqueuse que nous appel-
 lens petit lait : d'ailleurs la serosité du
 sang

fang est fort faleé au gouft ; & le laiët est
 fort doux, ce font des éloignements qui
 me paroiffent assez grands pour conclu-
 re que le laiët n'est point fait de fang ;
 mais plus tost qu'il est un veritable chyle,
 puis qu'il a tant de conformité avec cette
 liqueur, & si peu avec ces trois natures
 de liqueurs dont le fang est composé : on
 peut ajouter que si le chyle avoit esté
 une fois meflé avec le fang, il seroit tres
 difficile de penser qu'il s'en peut separer
 aussi promptement qu'il est necessaire,
 sans que dans ce mouvement precipité
 de separation les sels & les humeurs de
 cette nature, qui sont d'une qualité a se
 glifler par les voyes les plus secretees &
 les plus difficiles, soyent entraînés à tra-
 vers mesme les filtres les plus deliés que
 l'on pourra s'imaginer. Si on trouve de la
 probabilité dans les reflections que nous
 venons de faire conjointement avec les
 sentimens de plusieurs Anatomistes, &
 les Observations de quantité d'Autheurs,
 dont nous avons parlé, & que l'on convi-
 enne que le laiët n'est pas apparemment
 une production du fang ; mais un pur
 chyle ; on conclura aussi qu'il n'y a pas
 plus

plus de neceſſité de faire paſſer le chyle dans la maſſe du ſang, pour nourir immédiatement chaque particule de noſtre corps, qu'il y a de neceſſité, pour y porter le chyle, afin d'en produire le laiç. Car quelle apparence y'a il que la plus part de nos parties, qui ſont d'une couleur blanche, comme le ſont les os, les membranes, les tendons, les nerfs, la ſubſtance du cerveau, les vaiſſeaux, les graiſſes, ſoyent réparées par une liqueur d'un rouge auſſi enfoncé qu'eſt celui du ſang. Que ſi l'on conſidere que l'accroiſſement & la réparation des parties, ſont des opérations communes aux plantes, & aux animaux, qui n'ont point de ſang, il faut avouer que c'eſt un grand prejuge contre ceux qui veulent eſtablir neceſſairement que l'on n'eſt nourri que de ſang. Il eſt naturel de croire qu'une liqueur douce comme le chyle, dont le mouvement eſt preſque inſenſible, ſoit plus propre a un arrangement regulier & a une parfaite union, qui ſont l'aſſimilation des matieres & la réparation des parties; que non pas une liqueur, dont le mouvement eſt impetueux comme celui du ſang, qui
par

par ses effets a beaucoup de relation dans les corps humains aux effets d'un soleil interieur, ou d'un feu, qui par son mouvement perpetuel aide la distribution des autres suc, qui purifie & separe les matieres heterogenes, qui sont apportees par les vaisseaux chyliques, qui dissipe les particules les moins propres a faire une juste union avec le tout, retranche le superflu, fond & subtilize les choses epaisses & crasses, fournit par son agitation une substance tenue, qui doit estre tres propre a faire des esprits : de plus il se peut, que le sang opere dans les muscles les mouvements admirables de contraction, ou de relachement, a proportion que la cavitie des fibres de ces organes en est plus, ou moins remplie & dilatée, & la figure du muscle accourcie ou alongée : ces fortes d'usages sont plus naturels au sang, que ne l'est la nutrition : ajoutons a cela qu'estant aussi rempli de sels volatils & urineux, que l'experience le fait voir, il est fort eloigné d'estre propre a la vegetation & a la reparation des parties ; puis qu'il n'y a rien de si contraire aux plantes que de les arroser d'Urine. Mais on dira
peut

peut estre, que les excrements qui sont pleins de sels volatils, rendent la terre plus feconde, & par consequent fournissent de matiere a la vegetation des plantes: on resoudra cette difficulté, si l'on prend garde aux proportions, qui se doivent rencontrer du fumier, par exemple, avec la terre, où les plantes croissent; car le fumier, l'Urine, le sang, qui engraisent la terre, s'ils sont purs & sans estre mellés avec beaucoup de terre, ils fletrissent & ils desseichent plustost les plantes, que de les faire croistre; on en doit donc attendre le mesme du sang dans les animaux, & le regarder plustost comme le vehicule des sucs nourriciers, qui en ayde la distribution comme nous avons dit cy dessus, que non pas comme la substance materielle de nostre nourriture. Que s'il arrive que certaines femmes, qui ont de grandes pertes de sang, deviennent maigres & que l'on vueille interer que cela se fait, parce qu'elles ont perdu de leur nourriture en perdant leur sang; on peut repondre qu'il y en a beaucoup qui demeurent dans le mesme estat & mesme fort grasse, avec les pertes de sang; ce qui n'arrive presque

que jamais avec les fleurs blanches, qui ne coulent jamais en quantité, sans estre suivies d'une maigreur considerable : il est a croire que la matiere des fleurs blanches n'est rien autre chose que le chyle ; on mettra au mesme rang le pus des ulceres & des absces, qui ne coule jamais abondamment sans causer une grande maigreur. Et ce qui rend d'ailleurs plus probable que la matiere purulente n'est pas une production du sang, c'est que dans les premiers jours des playes, ou la nature n'est point encor affoiblie, & ou elle devroit faire en perfection ce changement du sang en pus, on trouve tous les appareils des playes pleins de sang, qui conserve sa couleur, au lieu que dans la suite on y trouve tousjours une matiere blanche, & on y voit tres peu de sang ; de plus dans les Aneurismes une partie du sang extravasé s'endurcit souvent & se conserve rouge dans les parties, pendant des mois & des années sans degenerer en rien, qui approche de la blancheur du pus, ce qui pourtant devroit arriver, n'y ayant aucun obstacle, qui empesche la nature de travailler a cuire, comme l'on appelle, ou
a chan-

a changer le sang en pus, ou en matiere purulente. Comme nous proposons ici tant de choses du Chyle, on croira peut estre, que nous en sçavons les distributions dans toutes les parties, & que l'on est obligé de les faire voir ; mais parce que dans beaucoup de plantes qui croissent & se nourrissent de mesme maniere, que les animaux par l'abbord d'un suc, qui se coule insensiblement dans les parties les plus intimes, les voyes & les routes des sucres sont le plus souvent imperceptibles, particulierement dans les gros arbres, ou toutes les parties doivent estre en grand volume, je ne pense pas que l'on doive s'attendre d'en decouvrir d'avantage dans les animaux. Je sçay bien que l'usage des injections a servi a decouvrir des distributions de vaisseaux fort delicates ; mais je crois qu'il y a des vaisseaux dans nos corps, qui sont si deliés & qui s'affaissent si fort apres la mort des animaux, qu'il est impossible que les liqueurs dont on se sert pour faire des injections y puissent entrer. Que si, en dissequant des animaux vivants, on se proposoit de decouvrir ces petits tuyaux par
ou

ou se filtre le chyle dans chaque partie, outre la delicateſſe de ces filtres, on peut dire que la couleur rouge du ſang, qui a des diſtributions dans toutes nos parties, confondra toujours ce que l'on pourroit ſe promettre de decouvrir par la couleur blanche de chyle. Il eſt vray que cette grande quantité du chyle qui eſt porté au cœur tous les jours, perſuade aiſément que ce doit eſtre pour la reparation, & pour la nourriture de toutes nos parties : mais quand on fera reflection que le ſang eſt un feu conſumant, qu'il ſ'en fait une diſſipation indicible par la tranſpiration, qu'il eſt dans une ebullition continuelle, qu'il fournit de matiere aux eſprits, on conviendra qu'il a beſoin d'un ſupplément conſiderable, & auſſi grand que celui qu'il reçoit. On auroit encore beaucoup d'autres choſes a vous dire ſur le probleme que je propoſe ; mais il eſt bon de ſçavoir auparavant ce que vous penſés de nos conjectures. Je ne cognois perſonne, qui juge mieux des difficultés, qui naiſſent dans la Medecine, que vous : vous avés l'eſprit du monde le plus droit & le plus plein d'E-
quité, vous cognoiſſez a fond les matie-
res

res, & comme vous ne faites pas profession d'estre Medecin, on ne peut pas dire, que vous ayez épousé aucun parti, qui vous engage a favoriser une opinion plus que l'autre. J'ay quelques observations sur cette sorte de maladie, qui fatigue souvent les gens de court, qui n'épargne ny les palais, ny les ruelles, & que nous appellons Vapeurs, j'en ay aussi sur les effects des poisons, qui ont tant fait de bruit a Paris; nous pourrons vous en faire part quand il vous plaira. Je suis,

Monfieur,

A Londres ce
2 Mars, 1683.

Vostre tres humble &

tres obeissant Serviteur,

Guide, D. M.

pt.